

L'ÉCHO

DE ROUBAIX-TOURCOING

BUREAUX :
LILLE — 15, rue d'Angleterre
TÉLÉPHONE : 472

BUREAUX :
ROUBAIX — 35, rue du Vol-Abeurir
TOURCOING — 85, rue des Droulins



ADVENIAT REGNUM TUUM
Nepe vous reconnaîtrez comme notre
Souverain Seigneur et Maître et notre
Chef suprême de la Patrie Française.

À côté bonheur!

— Elle est remarquablement jolie ? Oui, mon enfant ; artiste comme tu l'es, cette beauté devait te séduire. Mais tel que je te connais cela seul ne suffirait pas à faire ton bonheur... Intellectuellement et moralement est-elle la femme qui te convient ? Régis d'Aumazan hésita :

— Il est assez difficile, maman, de juger à coup sûr les jeunes filles ; certaines, par genre, prennent des airs un peu... américains, tandis qu'au fond, elles sont aussi sérieuses qu'autres.

— Eh bien, je te demande, mon cher petit, de ne pas montrer à Mlle Pardal les sentiments qu'elle t'inspire avant d'avoir pu te rendre compte de son caractère et de ses idées. Le chrétien que tu es ne peut épouser une femme qui serait un obstacle à sa vie chrétienne, but de notre passage en ce monde. De plus, comme industriel, tu as l'exemple de ta vie à donner à tes ouvriers.

— Oh dit, maman, qu'il n'y a plus de classes dirigeantes.

Avec un léger mouvement d'épaules Mme d'Aumazan protesta :

— C'est une sottise, si l'on veut dire que l'exemple d'en haut n'a plus d'importance. Sois sûr, Régis, que la vie toute familiale que nous menons influe beaucoup sur le moral de nos gens... La lumière, qu'on voit tard dans la nuit à la fenêtre de ton bureau, est une des causes du prestige que tu exerces sur ces hommes.

Le jeune industriel sourit :

— Vous croyez, maman ?

— J'ai mes raisons pour cela, affirmait-elle avec tendresse. Ceux qui chominent nuitamment pas nos rues se disent : « Le patron travaille encore, ou bien il étudie... C'est un savant, celui-là ! » Je voudrais que ton influence sur tes ouvriers continuât à venir, non de ta position, mais de toi-même ; qu'on sentit que tu serais encore un supérieur, eusses-tu perdu ta fortune.

— Vous avez fait tout pour cela, papa et vous.

— C'était un devoir. Mais notre œuvre serait en partie détruite, si une jeune femme mondaine arrivait ici avec des habitudes de luxe, de plaisir, de déplacements qui s'offrirait aux comparaisons de nos ouvriers. Te vois-tu partant chaque soir en auto, rentrant tard ; fatigué, nerveux, le lendemain... Adieu les études, les œuvres sociales...

Il sembla à Mme d'Aumazan que son fils n'acceptait pas avec sa docilité coutumière ses avis, elle l'attira à elle et le balança lentement au front, elle ajouta :

— Pauvre petit ! Ton cœur voudrait, aujourd'hui, parler plus haut que ta raison, mais tu me remercieras plus tard de t'avoir éclairé sur tes responsabilités. La fortune entraîne des devoirs dont Dieu nous demandera compte...

Elle parlait avec la fermeté calme des mères qui n'ont jamais ménagé à leurs enfants la vérité sur eux-mêmes et sur la vie ; et l'homme de 27 ans auquel elle s'adressait, étonné d'un soupçon, répondit respectueusement :

— Vous voyagez quelques mois de l'année, je suppose malgré les attrait de votre village ? Interrogé-elle encore.

— J'ai fait après ma sortie de collège quelques beaux voyages, à présent je suis volontiers sédentaire. Je vous assure que lorsqu'une vie est partagée entre les travaux utiles et les délassements de l'esprit on ne songe guère à courir les grands chemins. Nous lisons beaucoup à la maison, mes sœurs sont musiciennes, je barbouille un peu. Nos soirées sont charmantes...

— Et si Mme Régis d'Aumazan n'était pas musicienne ?

— Il y a les travaux à l'aiguille, tant d'ouvrages sortent de chez nous pour les églises, pour les pauvres. J'aime les regarder faire ; avez-vous remarqué combien est gracieux le geste d'une femme qui coud ?...

— Sur des robes consécutives, à chaque telle, je suis ramée !

La jeune pianiste se retourna, mutine :

— Ne vous dites pas de secrets, je vous préviens que j'entends tout.

Gaétane, un peu provocante, posa ses yeux de velours dans ceux de Régis :

— M. d'Aumazan est un homme très sérieux pour dire ses secrets aux jeunes filles.

— Qu'en savez-vous ? répliqua avec une chaleur inaccoutumée, Régis, sur qui le charme opérait.

— Vraiment ? Allez-vous m'apprendre que vous laissez votre trou de village pour venir habiter en ville ?

— Ma foi, non. Je n'admets que très exceptionnellement qu'un patron ne réside pas au milieu de ses ouvriers.

— J'aurais cru qu'après tous les faits de grève des dernières années on aurait cherché surtout à se mettre hors de leur portée.

— Ce sont les risques de l'industrie, il faut savoir les subir lorsqu'on profite de ses avantages. Je considère comme un devoir d'être à même d'entendre, d'aider à toute heure les ouvriers, et de leur donner le bon exemple.

Le beau visage de Gaétane eut une expression d'étonnement profond ; sans insister, elle objecta : « Vous avez au moins une auto qui vous mène rapidement à Lille quand vous voulez ? »

— Je n'ai pas d'auto, le chemin de fer me suffit. Je suis au contraire un amateur de promenades paisibles à pied ou à cheval ; j'aime m'arrêter souvent pour jouir d'un effet de lumière, d'une teinte de feuillage...

Elle l'interrompit ironique :

— Oh ! Mais ! C'est poétique tout plein !... De sorte que la nature vous suffit ?

— Il ne voulait pas remarquer l'ironie :

— Non, mademoiselle, je la goûterais davantage encore à côté d'une femme que j'aimerais.

Coquette, elle se pencha vers lui et, découvrant dans un sourire enroulant, ses petites dents blanches comme des perles :

— La femme que vous aimez, comment est-elle ? Peut-on savoir ?

Régis faillit répondre une de ces phrases qui engagent un homme d'honneur, mais il se souvint de sa promesse et, ne le regardant plus pour échapper au vertige qui le gagnait, il dit :

— La femme que j'aimerais ?... C'est celle qui est véritablement l'âme du foyer, qu'on y trouve toujours à quelque heure qu'on rentre au logis ; active, accueillante. Sereine pour dissiper nos soucis, douce pour apaiser nos frères d'hommes d'affaires. Celle qui vivrait pour me compléter, me rendre meilleur, ne rêvant d'autres bonheurs que ceux de la famille et de la charité.

Si le jeune homme avait regardé Gaétane, il eût été frappé par la déception qui se lisait sur ses traits, avec une sorte de dédain ; mais, systématiquement, il continuait à porter les yeux ailleurs.

— Pas modern-style, la future Mme d'Aumazan ; ainsi faite elle pourra se plaire dans votre village, remarqua-t-elle.

— Je vous assure que la vie est excellente dans ces petites villes tant décriées ; on y a quelques bons amis, des maisons agréables...

— On dit la vôtre très jolie ; y avez-vous l'électricité ?

— Oui, Mademoiselle, mais je ne m'en sers pas, je trouve sa lumière trop crue. J'aime la clarté douce des lampes, laissez autour du petit groupe familial une zone d'ombre mystérieuse qui ajoute à l'intimité. C'est joli, les têtes de femmes penchées sur un ouvrage ou sur un livre dans le rayonnement discret de l'abat-jour.

— Décidément, vous êtes artiste sur toute la ligne, après le plein-airisme, les clairs-obscur !... Et moi qui aime les ampoules au plafond et dans tous les coins !...

Son ton de léger persiflage blessa Régis. Était-elle donc si peu femme qu'elle ne comprit pas que, pour qu'un homme comme lui révélât ainsi son rêve intime, il fallait qu'elle ne lui fût plus une étrangère ?... Puis il pensa amèrement qu'une coquette est blassé d'hommes masculins et qu'à la longue ce sont les plus délicats qui la touchent le moins.

— Vous voyagez quelques mois de l'année, je suppose malgré les attrait de votre village ? Interrogé-elle encore.

— J'ai fait après ma sortie de collège quelques beaux voyages, à présent je suis volontiers sédentaire. Je vous assure que lorsqu'une vie est partagée entre les travaux utiles et les délassements de l'esprit on ne songe guère à courir les grands chemins. Nous lisons beaucoup à la maison, mes sœurs sont musiciennes, je barbouille un peu. Nos soirées sont charmantes...

— Et si Mme Régis d'Aumazan n'était pas musicienne ?

— Il y a les travaux à l'aiguille, tant d'ouvrages sortent de chez nous pour les églises, pour les pauvres. J'aime les regarder faire ; avez-vous remarqué combien est gracieux le geste d'une femme qui coud ?...

— Sur des robes consécutives, à chaque telle, je suis ramée !

— Savez-vous que c'est un enterrement de première classe que vous préparez à cette pauvre petite... avec fleurs et couronnes !...

Puis soudain, elle crut avoir compris et laissant son air de dédain maussade, elle éclata de rire :

— C'est une gageure, n'est-ce pas ?... Cette fois Régis la regarda ; c'était encore les mêmes traits d'une finesse de camée, mais ils lui parurent avoir perdu leur charme tant l'expression en était pour celle qu'il attendait. Gaétane agitait son éventail, maugréant et démaugréant tout à tour son sourire. Le jeune homme resta un instant sans répondre, le piano jouait une berceuse mélancolique qui lui semblait être la plainte de son idéal évanoui.

— Je vous ai conté bien réellement mon rêve, Mademoiselle, dit-il enfin, le mariage n'est pas un simple duo d'amour ; il faut que je songe que celle à qui je donnerai le mien doit être la mère de mes enfants et perpétuer les traditions chrétiennes de ma race.

L'être de plaisir qu'était Gaétane se révolta d'un mouvement brusque, elle fut debout :

— A charge de revanche, Monsieur, je vais vous dire mes goûts à moi ; je suis tout à fait moderne, je raffole du bruit et de la vitesse ; j'ai la bougeotte à l'état aigu, et je n'aime que la lumière électrique !...

Superbe dans sa provocation, elle attendit qu'il lui dit que toutes ses volontés seraient les siennes et qu'il serait trop heureux de ce sacrifice de ses goûts ; mais Régis demeura silencieux. Affectant la gaieté, elle acheva : « Et puis, pas sentimentale pour deux sous !... — Linette, cria-t-elle à la pianiste, joue donc une valse, tu me tannes avec ta musique funèbre ! L'interpellée vira sur son tabouret, étonnée.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu pleures ? Questionna Gaétane moqueuse.

Confuse, Linette balbutia : « Je t'ai prévenu que j'attendais tout... ce n'est pas ma faute, et... — Il m'a semblé que M. d'Aumazan faisait l'histoire de notre vie de famille d'autrefois... Quand nous avions encore notre pauvre maman !... »

Régis regarda attentivement pour la première fois cette jeune fille ; elle était de ces femmes qui n'attirent pas le regard, mais qui le retiennent quand on les a remarquées ; celles dont le charme est durable. Ses yeux bleus, profonds, semblaient lui demander pardon de lui avoir dérobé une émotion qu'il cherchait à faire naître chez une autre ; il en fut étrangement troublé...

Toutefois, toujours correct, il alla offrir son bras à Gaétane pour rejoindre la jeunesse ; « Merci, fit-elle un peu méchante, je cède mes droits à Linette !... »

Très américaine, elle s'éloigna seule, faisant des effets de profil perdu à tenter un peintre. Régis pensa : « Une âme belle à l'égal de cette enveloppe, ce serait trop complet pour ce pauvre monde ! »

Puis, abaissant les yeux sur la minonne qui, docilement, avait attaqué une valse : « J'allais passer à côté du bonheur !... »

JEHAN D'ESTREELLES.

Petite Correspondance. — « A un Catholique, partisan des familles nombreuses, etc. » — Je n'aurais jamais cru, Monsieur, que rechercher les causes d'un état de choses regrettable pût passer pour en être l'approbation, ni que proposer un remède fort, « une cruelle ironie ». A mon tour j'ai été dans la « stupéur » de cette façon de juger ; nous sommes donc quittes l'un envers l'autre ! Je vous reporte à ma nouvelle du 4 décembre, qui vous prouvera que nous nous entendons mieux que vous ne le pensez.

J. D'E.

Tableau d'avancement de la Magistrature

Le « Journal officiel » publie, lundi, le tableau d'avancement des magistrats des Cours d'appel et des Tribunaux de première instance.

COURS D'APPEL DE PROVINCE

Président de chambre : M. Bosquet, à Douai.

Conseillers : MM. Ancelme, Bérard, Fayet et Joffe, à Douai.

Avocat général : M. Testard, à Douai.

Juges de 1^{re} classe : MM. Delaë et Houeix, à Lille.

Procureurs de 1^{re} classe : MM. Chouzy, à Lille, et de Cluzeau.

Substitut de 1^{re} classe : M. Cauwès, à Lille.

Présidents de 2^e classe : MM. Bouillon, à Valenciennes ; Moreau, à Cambrai.

Juge de 2^e classe : M. Gobert, à Valenciennes.

Substituts de 2^e classe : MM. les substituts Devèzès, à Boulogne ; Delaë, à Dunkerque.

Président de 3^e classe : M. le président Dejamotte, à Hazebrouck.

Juges de 3^e classe : MM. les Juges et juges d'instruction de Blancy, à Montreuil ; Coupillaud, à Hazebrouck ; Roset, à Béthune.

Quel que soit l'achat que vous ayez à faire, consultez notre dernière page, vous y trouverez l'adresse d'une bonne maison où vous aurez dans d'excellentes conditions ce que vous cherchez.

Le Monde du Travail

Année nouvelle

Le bilan de fin d'année, dans le monde ouvrier, est facile à établir.

La misère est grande. Le prix de la vie n'a cessé de monter. Le chômage fait de nombreuses victimes. A la campagne, les souffrances sont aussi très vives et presque générales.

On vit dans un état précaire, plein d'incertitudes et d'appréhensions.

Les ouvriers n'attendent plus rien de bon du gouvernement radica-maçonnique qui conduit le pays à la ruine. Le Parlementarisme est aussi impopulaire que possible. On n'a plus foi en la Chambre des députés ou le Sénat.

L'impression générale est que notre Parlement est mené par une bande de jour-fiteurs et que toute l'administration du pays est gangrénée.

La popularité des députés socialistes elle-même s'en est allée dans le gouffre de mépris qui s'est ouvert dans l'âme populaire.

Quels ouvriers ont encore foi en des Ghesquière, des Delory et autres promoteurs de lune ?

La C. G. T. est également suspecte aux yeux des ouvriers sérieux. Ils sentent d'instinct que cette Babel ne saurait contenir le salut.

Le sentiment qui domine dans les classes laborieuses est celui de la défiance ; on a été tant déçu, si souvent trompé, si cruellement roulé par l'arrivisme féroce des meneurs de la Sociale et des phrases radicales.

Ce qui reste et qui devient plus intense que jamais, peut-être, sous l'influence des idées matérialistes, c'est la haine de classe.

Entre ceux qui travaillent et ceux qui font travailler, l'abîme des mécontentements et des méconformités se creuse chaque jour plus profond.

Pourquoi ?

Parce qu'on ne se connaît pas, qu'on ne s'explique pas, qu'on ne se rencontre pas.

Pourquoi ?

Parce qu'on n'est pas organisé de part et d'autre et, qu'entre les uns et les autres,

il n'y a pas d'organisme commun où les intérêts communs de la profession pourraient être examinés, où les malentendus pourraient être dissipés, où les conflits pourraient être arbitrés et résolus pacifiquement.

De part et d'autre on a horreur de la grève, ruineuse pour les uns, calamiteuse pour les autres.

Mais pour éviter la guerre, il faut des institutions pacificatrices, disant le Droit et rendant justice à tous.

Que les professions s'organisent donc, et que ces organisations professionnelles émanant des ouvriers professionnels. Tel est notre vœu de nouvelle année.

Il suffira que dans ces organismes on verse l'huile bienfaisante du Christianisme, l'esprit de justice et de charité que contient l'Evangile pour que les heures s'accroissent et que l'ensemble fonctionne harmonieusement.

Le désarroi actuel marque l'heure favorable à cette œuvre de reconstitution de la ruée ouvrière.

Nous demandons au Ciel qu'on ne laisse point passer, car l'heure qui sonnerait ensuite serait celle des catastrophes.

Education manuelle des petits garçons

L'École des Petits Métiers à Tourcoing et à Lille



Prenez un groupement d'ouvriers chrétiens. Faites qu'il se cantonne sur le terrain professionnel, et déployant toute son activité, et vous serez étonné ensuite de sa fécondité sociale.

Point n'est besoin de science livresque ; point de remue-ménage sur la rue ; point d'éloquents harangues parlementaires. Peut-être vous diront ces ouvriers chrétiens, les beaux tapageux !... Et, ne savons-nous pas ce qui peut nous être utile ?...

Ce qui peut être utile, le bon sens populaire, lorsqu'on lui laisse sa pleine initiative et que l'expérience le guide, le découvre sûrement.

Sans nous étendre davantage en ces considérations citons un exemple très suggestif de ce que peuvent des ouvriers chrétiens.

On a beaucoup parlé depuis quelques années, dans le monde officiel, de l'éducation manuelle à donner aux enfants des écoles primaires. On en parle encore et il n'y a pas de raison pour que cesse ce bavardage.

Seulement, bien avant que les meneurs du peuple s'aperçussent que le certificat d'études primaires ne menait à rien, ne répondait à rien, les Syndicats Indépendants de Tourcoing avaient fondé leur école des Petits-Métiers. Le titre n'est peut-être pas adéquat au but poursuivi, mais, vous savez que, chez les ouvriers, ce ne passe pas son temps à peser les mots.

Si bien que depuis le début de l'année 1938, soixante garçons de 12 à 13 ans, puis 80, puis 120 et à présent 200 reçoivent une formation manuelle qui les initie à la menuiserie, à la serrurerie-poêlerie, à la forge, à la plomberie, zinguerie, ferblanterie, gazierie, à l'électricité, à la maçonnerie, plâtrage, peinture en bâtiment, collage de bois, à la couture, à la vitrierie, etc. Tout cela vous a un caractère pratique qui fait que l'enfant peut se rendre utile en une foule de circonstances au domicile paternel et que, surtout, sa vocation d'artisan s'éveille puis se fortifie et enfin se fixe avec sûreté.

Disons-nous encore, avec notre ami Ernest Degueselle, le dévoué professeur des Cours de Travaux Manuels et autour de la méthode enseignée à Tourcoing, que les leçons manuelles constituent la meilleure des gymnastiques.

Ce point de vue n'est pas négligeable.

Vous savez la place importante qu'ont prise dans la vie de notre jeunesse, les exercices violents. Mais pour se faire des muscles et des poumons, y a-t-il rien de plus efficace que le travail manuel ?

Et, de plus, y a-t-il rien de plus pratique ? Comment, voilà un siècle qui pro-

LA FEMME

La famille est l'ordinaire à l'image du ressemblance de la femme. La femme fait le foyer ; elle en est la pierre angulaire.

Trop de femmes aujourd'hui tendent à dédaigner le foyer et à négliger les soins de la maison. Leur intérieur est froid, maussade, désordonné ; il repousse l'homme au lieu de l'attirer, il le rejette vers le cabaret, le café ou le cercle ; c'est alors la dissociation du ménage, peut-être la rupture prochaine, c'est ordinairement le triomphe de l'alcool, du jeu ou de l'immoralité. « Par sa négligence ou son ignorance », dit le Dr. Labbé, la femme est, en partie, responsable des vices de l'homme, elle est responsable aussi de la mauvaise éducation des enfants qui naissent dans de tels milieux et des maladies qui assaillent et emportent en si grand nombre ces pauvres petits. Les économies se dissipent vite, la misère vient... alors qu'un peu plus de sagesse et d'amour du foyer eussent fait prospérer l'association conjugale. »

La femme est vraiment la gardienne de la race. Elle garde la race dans l'enfant ; cet enfant qu'elle a mis au monde, elle l'arrache cent fois à la mort avant qu'il soit un homme ; elle forme son cœur, son âme. Elle garde la race dans l'homme ; infirmière vaillante, elle lutte contre les maladies, contre les vices qui entraînent la santé, contre l'alcoolisme, contre l'immoralité. La femme a naturellement horreur du cabaret, de la prostitution.

Sur beaucoup de points elle ne pense pas comme l'homme, mais, par une inspiration providentielle, ses pensées sont toujours au salut de la race, à l'intégrité de l'espèce.

Billet du Lundi

Qu'est-ce que le sens social ?

Il est trop évident que certains hommes, l'un, que d'autres hommes ne l'ont pas. Pour ces derniers, le seul mot de question sociale, d'œuvre sociale, les irrite ou les méprise. Ils voient toujours des ouvriers qui ont trop bu et ils ne voient jamais des ouvriers qui n'ont pas assez mangé, des ouvriers qui chomèrent à l'usine mais qui ne chomèrent pas au cabaret. Tout grève leur paraît une émeute, tout syndicat une institution suspecte.

Ils vont jusqu'à établir une sorte d'opposition entre les œuvres catholiques et les œuvres sociales, comme si ces dernières, ainsi que nous les comprenons, n'étaient pas inspirées par l'esprit de l'Evangile, consenties et demandées par les Souverains Pontifes.

Non seulement chez eux le sens social n'est pas, mais ils opposent une sorte d'impossibilité à ce qu'il soit. Ils se fermeront les yeux et les oreilles pour ne pas voir et ne pas entendre.

D'autres, au contraire, ont, comme naturellement, le sens social.

Encore enfants et dans la maison paternelle, ils sont attentifs au travail d'un domestique, à la fatigue d'un ouvrier, à la difficulté de son travail.

Plus tard, à mesure qu'ils grandissent, ils deviennent plus hommes en interrogeant les autres hommes. Ils connaissent pour chacun le poids de son fardeau, ils savent que celui-ci ne peut pas vivre avec un salaire insuffisant, que tel autre expose sa santé et sa vie dans un métier périlleux.

Ils acceptent pas comme des solutions toutes faites que l'hôpital soit le rendez-vous de tous les vieillards indigents ; que l'Etat, que la lumière soient les dons de Dieu réservés aux seuls privilégiés de la fortune.

Incapables comme beaucoup de trouver sur le champ le remède à tant de maux, ils jugent cependant utile d'en connaître l'existence. Ainsi le médecin a commencé la cure de son malade lorsqu'il a reconnu la cause et le caractère de la maladie.

Le sens social ne se confond pas avec la science sociale. Tel savant très au cour-